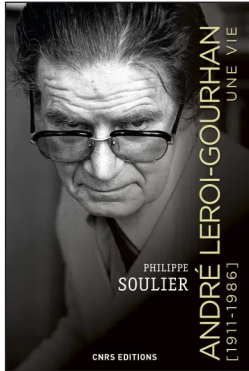


COMPTES RENDUS

LIVRES



SOULIER Ph. (2018) – *André Leroi-Gourhan (1911-1986), une vie*, Paris, CNRS Éd., 648 p., 1 cahier de 8 p. d'illustrations noir et blanc et couleur, ISBN : 9782271072283, 27 €.

Dès l'avant-propos, Philippe Soulier pose la personnalité d'André Leroi-Gourhan dans sa complexité, « à la fois théoricien et homme de terrain, cher-

cheur de cabinet et animateur d'équipe » qu'une incessante activité a conduit « à bouger les lignes de référence, à croiser les approches, à décaler le regard, à replacer ses propres idées dans une dynamique historique, à combiner les évolutions de l'humanité physique et en société avec celles de ses relations avec la nature et le règne animal, à aborder de manière inédite ses thèmes de recherche et enfin à vouloir toujours renouveler les méthodes » (p. 10)¹. C'est bien cette profusion qu'explore la biographie que Philippe Soulier a consacrée à André Leroi-Gourhan, allant au-delà des nombreuses études épistémologiques et historiques consacrées à celui-ci dès sa disparition en 1986. Les travaux et la pensée d'André Leroi-Gourhan ne constituent pas, de fait, un objet d'étude nouveau. Philippe Soulier recense plus de deux cents articles, trois colloques scientifiques en 1995, 2008 et 2013, un numéro thématique de revue en 2012 et une exposition à Lyon en 2016². Il manquait toutefois une vision globale, une biographie restituant la linéarité d'un parcours de vie et replaçant en cohérence le foisonnement extraordinaire de la pensée et de l'action d'une personnalité qui a profondément réorienté les sciences de l'homme au cours du xx^e siècle. C'est ce que Philippe Soulier a réalisé ici ; nous offrant en outre de Leroi-Gourhan « une revue documentaire critique de sa carrière et de son œuvre », une base de référence présentant – avec tous les bémols de la subjectivité de la démarche historique – « la réalité de l'ensemble de son œuvre » (p. 12).

Aucun auteur plus que Philippe Soulier n'était habilité à mener à bien ce projet, sous la forme d'un ouvrage très érudit et documenté grâce à une familiarité quotidienne et de longue date avec les archives d'André Leroi-Gourhan. Dans cet ouvrage, on suit le préhistorien au quotidien, dans pratiquement chacun de ses cours, de ses

conférences, des sollicitations qu'il reçoit et auxquelles il donne suite ou non, dans les démarches qu'il accomplit, les observations qu'il réalise, les terrains qu'il parcourt... Mais cela n'est jamais fastidieux car Philippe Soulier retrace en permanence la logique qui cimente toutes ces actions dans le chemin que se trace André Leroi-Gourhan. Tout est utile, et dans le flot des informations, le lecteur ne perd jamais sa route, ne se laisse jamais distancer ou égarer parmi cette profusion de faits. Le présent compte rendu tente de caractériser les grandes étapes du parcours de vie d'André Leroi-Gourhan, telles que Philippe Soulier les conçoit et les expose ; il est évidemment loin de rendre compte de toute la richesse du propos développé dans une biographie si largement et pertinemment informée.

Pour organiser cet itinéraire de vie et cette aventure intellectuelle, Philippe Soulier propose un plan en sept parties, à la fois chronologiques et thématiques, agrémenté de deux intermèdes qui explorent des aspects majeurs de l'œuvre d'André Leroi-Gourhan en adoptant des perspectives complémentaires, recombinaison de certains éléments évoqués dans l'approche chronothématique et poursuivant l'analyse de la démarche de l'auteur afin d'en saisir pleinement les ramifications et les évolutions. Le plan définit ainsi sept moments de vie marqués par des circonstances particulières et illustrant une facette du personnage et de l'œuvre d'André Leroi-Gourhan.

Les deux premières parties sont consacrées aux années de formation jusqu'en 1939 ainsi qu'à la période de la Seconde Guerre mondiale et de la reconstruction, de 1940 à 1952. Philippe Soulier s'attache notamment à démontrer comment les premiers travaux de recherches d'André Leroi-Gourhan posent les bases du mode de pensée de l'auteur.

Les premiers travaux de celui-ci sur le bestiaire des vases chinois traduisent ainsi une vision globale de l'évolution des représentations. Les travaux que Leroi-Gourhan conduit au sein du musée d'ethnographie à la suite de sa rencontre avec Paul Rivet s'articulent de même sur deux axes : l'un matériel et l'autre conceptuel, nettement séparés mais en étroite résonnance mutuelle. L'auteur conduit d'un côté une description technique et une identification de la nature des supports et s'attache de l'autre à inclure les objets dans un système de pensée et de représentation liant milieu, objets et acteurs, activités et croyances. Publié en 1936, *La Civilisation du renne* est quant à lui un véritable manifeste sur le caractère transversal et pluridisciplinaire que l'ethnologie doit revêtir pour atteindre la civilisation et l'homme dans toutes ses

1. Les indications de numéros de page sans autre précision renvoient au volume de Philippe Soulier chroniqué ici.

2. Voir le détail de ces références en p. 12, notes 7 à 12.

dimensions. Dans cet ouvrage, André Leroi-Gourhan met en place les perspectives pour l'étude de l'homme qu'il explorera tout au long de sa vie : on y trouve la première expression importante de l'attachement à la profondeur temporelle des activités humaines.

Paraissant la même année, *L'Encyclopédie française* marque une étape importante dans la formation de la pensée d'André Leroi-Gourhan. Paul Rivet lui confie la rédaction de deux chapitres. Si la notice consacrée aux « peuples » relève d'une approche ethnologique assez classique, celle ayant pour sujet « L'homme et la nature » constitue, aux yeux de Philippe Soulier, la première ébauche de ce qui deviendra par la suite le pivot essentiel des travaux. Son approche est dégagée de toute connotation géographique (ethnique) ou chronologique ; elle considère la nature et l'action (le geste), traçant ainsi les limites de la technologie : « étude des moyens par lequel l'homme réagit sur son milieu » (p. 46). C'est également dans cette publication qu'André Leroi-Gourhan se dégage définitivement de la pensée de Mauss, sans toutefois entrer en conflit avec celui-ci. Il considère que sa démarche est imposée par les faits, objectifs par eux-mêmes : « Cette manière de procéder et de placer le lecteur face à l'évidence d'une réalité restera une de ses caractéristiques dans les efforts de démonstration, que ce soit en matière de technologie ou de signification de l'art » (p. 47).

C'est bien une conception globale de l'étude de l'homme qu'André Leroi-Gourhan met en pratique de mars 1937 à mai 1939 lors de son voyage d'étude au Japon dont Philippe Soulier livre une chronique détaillée. André Leroi-Gourhan propose et réalise un programme très large en ethnologie, anthropologie et archéologie. Il est également chargé de collecter des objets pour le musée de l'Homme et le musée Guimet, ce qui le conduit à s'interroger sur ses critères d'acquisition et de dévolution vers l'une ou l'autre institution. Sa démarche globalisante cadre mal avec la distinction classique des musées (art ou ethnologie). Ces interrogations pratiques questionnent bien sûr en profondeur sa conception des sciences de l'homme.

De retour en France, André Leroi-Gourhan occupe plusieurs emplois au musée Guimet et au musée Cernuschi qui lui permettent de poursuivre l'étude des matériaux rapportés de sa mission au Japon et de formaliser ses réflexions au sein de deux publications. Publiée en 1946, *Archéologie du Pacifique-Nord* constitue la thèse de doctorat de l'auteur. André Leroi-Gourhan y propose une évolution des objets techniques indépendante des populations et de leurs mouvements. Auparavant, dans les deux tomes d'*Évolution et techniques*, publiés en 1943 (*L'Homme et la matière*) et 1945 (*Milieux et techniques*), il a tracé une perspective théorique posant les notions de « tendances », de « degré du fait » ou encore de milieu « intérieur » et « extérieur ».

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à la période lyonnaise d'André Leroi-Gourhan qui marque le début de sa carrière universitaire. En 1944, Leroi-Gourhan obtient en effet un poste de maître de conférences en ethnologie coloniale à la faculté des lettres de Lyon. Il

y reste jusqu'en 1957/58, tout en occupant à partir de la rentrée de l'année universitaire 1956/57 la chaire d'ethnologie générale à la Sorbonne (faculté des lettres de Paris). En fait pendant toutes ces années, André Leroi-Gourhan est entre Paris et Lyon (une semaine sur deux), menant de front ses travaux au musée de l'Homme, son enseignement à l'Institut d'ethnologie, tout en s'investissant dans l'organisation de la recherche. La période 1944-1957 est le moment où il commence à organiser son approche croisée d'ethnologue et de préhistorien, tant dans ses fondements théoriques que dans ses approches de terrain.

Philippe Soulier a organisé cette partie en trois chapitres abordant successivement l'enseignement de la technologie (chapitre 5, p. 149-173), de l'ethnologie (chapitre 6, p. 175-194) et de la préhistoire (chapitre 7, p. 195-198).

André Leroi-Gourhan considère la technologie comme un paradigme pour bâtir une approche pluridisciplinaire de l'homme total. Celle-ci conduit à penser le rapport entre les hommes par le biais de leurs productions matérielles, la technologie comparée fonctionnant selon un gradient chronologique mais également géographique. Leroi-Gourhan fait ainsi le lien entre technologie et géographie humaine, domaine dans lequel il est actif à la fin des années 1940 et durant la décennie suivante. En 1948, il participe, aux côtés du géographe Pierre Deffontaines, à la création de l'éphémère *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*. Entre 1952 et 1956, il occupe un poste d'enseignant en géographie humaine au sein de l'Institut d'ethnologie prodiguant 12 leçons annuelles qui interrogent les rapports entre géographie et ethnologie. Dans le même temps, il insiste sur le fait que la technologie doit devenir une discipline à part entière. Pour lui, les objets se trouvent dans une interface méthodologique et conceptuelle contraignant à les envisager de manière spécifique : l'évolution technique est autonome de celle des sociétés.

Lorsqu'André Leroi-Gourhan prend son poste d'enseignant en ethnologie à Lyon, le fait est d'importance car celui-ci est, après la chaire de la Sorbonne créée en 1942 pour Marcel Griaule, le deuxième poste d'enseignement supérieur d'ethnologie en France. S'inspirant des idées de Paul Rivet dans *L'Encyclopédie française*, il définit l'ethnologie comme un complexe scientifique qui se nourrit de six disciplines au moins : l'ethnographie, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire des religions, l'archéologie et la préhistoire. Il convient d'y adjoindre la géographie humaine et la linguistique qui sont des disciplines autonomes. Le contenu de son enseignement retrace une perspective technologique de long terme : de l'anthropologie physique actuelle et fossile à l'étude ethnologique appliquée aux colonies, cette dernière à la fois linguistique, coutumière, esthétique, sociologique, juridique, économique, religieuse, etc. André Leroi-Gourhan aborde la question des phénomènes économiques et culturels liés aux contacts entre les peuples. Philippe Soulier replace cette approche dans le contexte politique et notamment des luttes de libération nationale (1955-1962) auxquelles André Leroi-Gourhan est confronté de près en tant qu'ethnologue. Celui-ci consacre plus particulièrement

son enseignement au sein du CHEAM (Centre des hautes études d'administration musulmane) aux rapports entre « acculturation » et identité nationale, défendant des positions humanistes s'adaptant aux évolutions du moment (p. 181-184).

Dans son enseignement lyonnais, André Leroi-Gourhan positionne la préhistoire comme un complément à l'étude des peuples contemporains. L'auteur y développe une approche relativement classique, si ce n'est à travers l'étude de la technologie lithique qu'il utilise pour explorer les relations entre préhistoire et sociologie économique.

La quatrième partie explore la même période chronologique que la précédente, mais en mettant l'accent sur les organismes de recherche et de formation qu'André Leroi-Gourhan crée au sein du musée de l'Homme. Enseignant parallèlement à Lyon et Paris, André Leroi-Gourhan cherche à mutualiser son action et à mettre en place les moyens de former ses étudiants non seulement du point de vue conceptuel mais également du point de vue de la pratique de l'archéologie et de l'ethnologie. Il veut préparer ceux-ci à la vie professionnelle, les rendre aptes à intégrer les laboratoires et inversement à faire en sorte de créer dans les institutions professionnelles les conditions d'accueil de ces étudiants formés. Pour cela, il crée en 1946 deux centres spécialisés : le Centre de documentation et de recherches préhistoriques (CDRP) et le Centre de formation et de recherches ethnologiques (CFRE). L'activité du CDRP s'inscrit nettement dans une volonté de faire de la préhistoire – dans le cadre de l'archéologie – une discipline scientifique. Le Centre entend répondre aux besoins spécifiques de l'archéologie française, quitte à orienter les demandes vers des laboratoires extérieurs en France ou à l'étranger, comme c'est le cas par exemple dans le domaine des datations radiocarbone ou des déterminations palynologiques. C'est toutefois la mise sur pied des écoles de fouilles dans le cadre du CDRP qui va être déterminant en matière de formation des futurs professionnels mais également des amateurs alors encore nombreux à être titulaires d'autorisations de fouilles.

André Leroi-Gourhan développe ses premiers terrains à proximité de Lyon, prospectant, diagnostiquant et fouillant plusieurs sites historiques et préhistoriques en Saône-et-Loire. Son activité se place régulièrement dans le cadre d'opérations de sauvetage, le conduisant notamment à fouiller des sépultures, pour lesquelles il préconise une approche pluridisciplinaire. Les chantiers écoles du CDRP mettent davantage l'accent sur les approches méthodologiques que sur l'intérêt scientifique ou historique des sites eux-mêmes. André Leroi-Gourhan souhaite toutefois développer une recherche de terrain cohérente sur la préhistoire. C'est ce qu'il entreprend à partir d'août 1945 dans la grotte des Furtins (Berzé-la-Ville), site qu'il connaît à travers les travaux d'Henry Testot-Ferry, un des inventeurs du site de Solutré. Ce site complexe, à la stratigraphie perturbée par des blocs nombreux, constitue un véritable défi pédagogique et conduit André Leroi-Gourhan à réfléchir de façon très pragmatique en matière de

technique de fouille (décapage, dissection) et de relevé. L'étude du matériel et la publication des résultats mis en commun au sein de l'équipe de fouille pluridisciplinaire forment un autre volet méthodologique et pédagogique qui complète le processus global de construction de la connaissance.

Les approches initiées aux Furtins sont ensuite affinées et structurées dans l'étude des grottes d'Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne, à laquelle André Leroi-Gourhan se consacre à partir de 1946, se concentrant notamment sur la méthode stratigraphique détaillée et le relevé en trois dimensions, avec la pratique de sondages plus étendus, permettant notamment une meilleure lecture des topographies dégagées en palier. Le chantier n'est ainsi pas seulement un lieu de formation des étudiants, mais également un lieu privilégié de développement de la connaissance sur la préhistoire dans la longue durée. Les chantiers sont en effet l'occasion de nombreuses expérimentations méthodologiques, plus particulièrement dans le domaine de la palynologie, elle-même investie dans une approche naturaliste globale. Ces expérimentations fournissent les matériaux de l'opuscule qu'André Leroi-Gourhan publie en 1950 chez Picard : *Les fouilles préhistoriques, techniques et méthodes*.

Philippe Soulier considère la période lyonnaise d'André Leroi-Gourhan comme une « décennie prodigieuse » (p. 297). Outre une abondante production éditoriale – quelque soixante-dix articles et plusieurs ouvrages – l'auteur a été actif dans le domaine de la recherche, de l'enseignement et de la formation, par sa réflexion conceptuelle comme par son action institutionnelle. Explorant de nombreux champs – ethnologie, géologie, archéologie, anthropologie, paléontologie, préhistoire, technologie, géographie, sociologie – il a ouvert de nouvelles voies en développant des pratiques transversales à tous ces domaines.

Positionné entre la période lyonnaise et les années Sorbonne, **le premier intermède** revient sur les décennies 1936-1956 pour explorer deux thématiques – partiellement en écho – qui ont structuré la pensée d'André Leroi-Gourhan dans sa globalité. Philippe Soulier analyse d'une part les modalités suivant lesquelles Leroi-Gourhan s'inscrit dans le milieu des intellectuels catholiques, mettant en perspective les positions philosophiques et politiques de l'auteur et leur inscription pratique dans ses réalisations institutionnelles et son enseignement.

D'autre part, Philippe Soulier retrace comment la pensée de Leroi-Gourhan évolue à travers ses différents travaux réalisés à partir de *La Civilisation du renne* dans sa perception des relations entre esthétique et culture matérielle en préhistoire et comment celui-ci développe son intérêt pour la question de l'art préhistorique. Philippe Soulier situe vers la fin des années 1950, c'est-à-dire durant la période où Leroi-Gourhan enseigne à la Sorbonne et qui fait l'objet du développement suivant, le moment où l'étude de l'art préhistorique passe au premier plan des thèmes de réflexion d'André Leroi-Gourhan. Mais il lui semble important de faire le point sur ce que ce domaine représente pour André Leroi-Gourhan, avant cette date de 1956.

Partant de l'intérêt marginal mais intégré à une approche globale de la société telle qu'André Leroi-Gourhan a pu la développer dans ses travaux sur le Japon, ou dans son *Archéologie du Pacifique Nord*, Philippe Soulier rappelle comment l'auteur est mis en présence de l'art préhistorique en 1946 à la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure, et peu après avec Lascaux. André Leroi-Gourhan rédige en effet la préface de l'ouvrage de Fernand Windels – auquel a collaboré Annette Laming-Emperaire – publié en 1948 sous le titre *Lascaux, chapelle Sixtine de la préhistoire*. Si ce texte n'aborde pas la question de l'interprétation de l'art, Philippe Soulier insiste sur le fait que celui-ci présente toutes les bases intuitives des futures investigations de Leroi-Gourhan sur l'art préhistorique. Il insiste également sur le rôle majeur des observations réalisées à la grotte du Portel (Loubens, Ariège) que Leroi-Gourhan découvre à travers la communication de Louis-René Nougier à la 14^e session du congrès préhistorique de France à Strasbourg en 1953. C'est toutefois la publication de René Jeannel et de l'abbé Breuil, parue deux ans plus tard dans *L'Anthropologie*, qui conforte l'auteur dans son idée que les figures ne sont pas impliquées dans un foisonnement aléatoire mais positionnées au sein d'une cohérence esthétique.

Avec la cinquième partie, Philippe Soulier aborde les années au cours desquelles André Leroi-Gourhan occupe la chaire d'ethnologie générale à la Sorbonne, entre 1956 et 1968. Celui-ci assure un cours public qui se tient dans l'amphithéâtre Guizot, ainsi que d'autres enseignements dans les locaux de l'Institut d'ethnologie au musée de l'Homme – ethnologie des sociétés primitives, préhistoriques et actuelles ; ethnologie des sociétés modernes ; initiation à la recherche ethnologique – le tout complété par les formations de terrain dispensées par le CDRP et le CFRE. Dans son enseignement de la préhistoire – comme dans celui d'ethnologie – André Leroi-Gourhan combine en effet étroitement cours et activités de terrain. Comme nous l'avons vu précédemment, il considère que les méthodes de fouille, d'enregistrement et d'analyse interprétative doivent s'adapter aux nécessités du terrain et du laboratoire. La participation active des étudiants aux travaux de terrain constitue ainsi un processus interactif de formation.

Plus encore qu'à Lyon, André Leroi-Gourhan considère préhistoire et ethnologie comme deux volets intimement liés d'une approche globale de l'ethnie, dans une dynamique temporelle et historique autant qu'environnementale et géographique. Cela le conduit à interroger le clivage histoire/préhistoire et à poser les bases d'une « ethnologie préhistorique », terme déjà présent en 1936 dans sa *Civilisation du renne*, mais qu'il reformule à partir de ses travaux récents, regrettant la faiblesse de la documentation : encore trop peu de sites préhistoriques fouillés de façon à établir les données nécessaires à une approche comparative large. Ces conceptions trouvent place dans l'ouvrage consacré à *La Préhistoire* et inaugurant en 1968 la collection Nouvelle Clio des PUF. L'ouvrage dresse un bilan critique de la connaissance et pose les fondements d'une doctrine générale de la préhistoire,

traçant des préconisations pour le développement de la recherche.

La décennie où André Leroi-Gourhan enseigne à la Sorbonne est la période où celui-ci œuvre à « refonder l'étude de l'art paléolithique », sujet qui fait l'objet du chapitre 16 de l'ouvrage. Philippe Soulier y rappelle les traits structurants de la pensée de l'auteur et montre comment celle-ci se développe à la faveur de rencontres, de méthodes documentaires et d'analyses et de missions sur le terrain : rôle déterminant de la thèse d'Annette Laming-Emperaire, collaboration avec le photographe Jean Vertut, retour au corpus des grottes ornées, capitalisant 50 ans de relevés et d'inventaires qu'il analyse grâce à un procédé de fiches mécanographiques, sur lequel Philippe Soulier insiste (p. 361-362), étude *in situ* de nombreuses cavités en France et en Cantabrie... Entre 1958 et 1961, André Leroi-Gourhan remanie régulièrement son enseignement y intégrant ses résultats en matière d'art pariétal pour consacrer plusieurs cours à la question « Art et religion au Paléolithique supérieur ». Chez Leroi-Gourhan, ces deux domaines relèvent en effet d'une même approche. Philippe Soulier intègre *Les Religions de la préhistoire*, publié aux PUF en 1964, à son étude des recherches et publications d'André Leroi-Gourhan sur l'art paléolithique. Dans cet ouvrage, l'auteur adopte une position à la fois très critique et très prudente, aussi bien vis-à-vis des conclusions de ses prédécesseurs que de ses propres hypothèses. Philippe Soulier signale d'ailleurs que le texte a été expurgé de plusieurs développements jugés trop polémiques par l'éditeur. Le tapuscrit original est toutefois conservé dans le fonds Leroi-Gourhan de la MSH Mondes à Nanterre.

Le processus est complété l'année suivante par la publication chez Mazenod de la *Préhistoire de l'Art occidental*³. Issu de la collaboration d'André Leroi-Gourhan et de Jean Vertut, l'ouvrage est largement salué comme un événement éditorial. Il reçoit un accueil très favorable, y compris de la part d'Annette Laming-Emperaire qui discute pourtant certaines positions et livre finalement une analyse assez critique (p. 449-450). Philippe Soulier revient par la suite sur les contradicteurs de la *PAO*, en abordant les relations entre André Leroi-Gourhan et Franck Bourdier d'une part, ainsi que Louis-René Nougier d'autre part (p. 487-492).

Leroi-Gourhan débarrassé de la figure encombrante de l'abbé Breuil, décédé en 1961, expose un état parfaitement à jour de sa réflexion sur l'art préhistorique, intégrant l'art mobilier. L'ouvrage est cependant davantage une étape qu'un aboutissement dans la réflexion sur l'art préhistorique. Philippe Soulier insiste sur la continuité conceptuelle que l'on trouve entre la *PAO*, centrée sur les manifestations graphiques et plastiques du Paléolithique supérieur de l'aire franco-cantabrique et *Le Geste et la Parole*, auquel Leroi-Gourhan travaille au même moment. Dans cet ouvrage, celui-ci met en perspective son étude

3. Dans la suite de notre compte rendu, nous employons, à l'instar de Philippe Soulier, le sigle *PAO* pour désigner cet ouvrage.

de l'art paléolithique dans le contexte de l'histoire de l'humanité pour aborder une étude de l'art comme phénomène global dans une « perspective d'anthropologie totale » (p. 452). C'est d'ailleurs à cet ouvrage en deux volumes que Philippe Soulier consacre le chapitre suivant pour montrer, en quelques pages, comment l'ouvrage trace des perspectives aussi bien conceptuelles, pour l'ethnologie, que philosophiques, pour l'humanité dans son ensemble.

Événement important dans l'approche archéologique développée par André Leroi-Gourhan, la découverte de Pincevent intervient au moment où celui-ci envisage d'arrêter le terrain à Arcy pour lancer la publication monographique. Parallèlement, il organise avec son équipe des prospections pour identifier le futur chantier-école du CRPP (Centre de recherches préhistoriques et protohistoriques, héritier du CDRP). Michel Brézillon identifie une possibilité avec la mise au jour, le 5 mai 1964, d'un foyer « sous les chenilles d'un engin de terrassement » (p. 463) sur la commune de La Grande Paroisse, au lieu-dit Pincevent. Philippe Soulier retrace le processus qui permet d'arrêter très rapidement l'exploitation et de protéger le site. Il montre bien comment l'arsenal réglementaire et administratif se déploie parallèlement aux considérations scientifiques et au diagnostic qui est réalisé par des sondages, par l'installation d'un maillage topographique général, par la décision de réaliser un moulage de sol de grande surface – toutes perspectives qui font envisager non un sauvetage dans l'urgence mais l'installation d'un chantier appelé à durer plusieurs années. Par rapport à Arcy, plusieurs pas sont franchis avec la mise en place d'une véritable « organisation d'entreprise » (p. 469), comme avec l'extension des surfaces ouvertes conduisant à une « interprétation intensive du terrain archéologique » (p. 464). Les travaux de l'équipe aboutissent très rapidement à une première publication marquante : celle de l'habitation n° 1 qui paraît sous la forme d'un gros article de plus de 120 pages dans *Gallia Préhistoire* en 1966.

La sixième partie traite des années où André Leroi-Gourhan occupe la chaire de préhistoire au Collège de France (1969-1982), marquant le retour de la discipline dans cette institution. Leroi-Gourhan succède à Georges Dumézil qui occupait depuis 1946 une chaire de civilisation indo-européenne, ayant remplacé la chaire de préhistoire créée en 1929 pour l'abbé Breuil. Lorsqu'il accède au Collège de France, André Leroi-Gourhan est déjà très affaibli par la maladie. Son enseignement se concentre sur l'art pariétal : la refonte successive de ses cours est pour lui un moyen de poursuivre, au-delà de la *PAO*, sa réflexion sur l'art et la religion qui prendra forme dans un ouvrage publié en 1984 et intitulé *Introduction à l'art pariétal paléolithique*. Pour Philippe Soulier, cet ouvrage, peu connu et peu cité, est capital car l'auteur y « pose les bases d'un modèle synthétique de description et d'interprétation de l'art paléolithique » (p. 574), renouant ainsi avec les approches développées au début de sa carrière dans l'étude des arts asiatiques et que l'on peut considérer comme le pendant sur les plans esthétique et artistique de ses recherches en technologie.

L'autre grand domaine d'activité reste bien entendu l'étude de Pincevent poursuivie par un intense travail d'équipe avec une nouvelle extension des décapages et l'accent mis sur deux pratiques intégrées au décapage : l'enregistrement spatial et l'enregistrement du débitage lithique, en vue des remontages. En 1972 l'étude de la Section 36 est publiée sous la forme d'un essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien dans le septième supplément à *Gallia Préhistoire*. L'ouvrage constitue avant tout un manifeste méthodologique précisant des notions telles que « vocabulaire d'attente », structures « évidentes et latentes », « homogènes et hétérogènes »... Elle marque également le point de départ de nouvelles approches et de nouvelles recherches au sein de l'équipe.

Le deuxième intermède est consacré au rôle qu'André Leroi-Gourhan a joué dans plusieurs instances dépendant du ministère de la Culture. Philippe Soulier y marque l'importance de l'investissement du préhistorien français dans les domaines de la recherche et du patrimoine auprès du ministère chargé des Affaires culturelles. Les ambitions scientifiques d'André Leroi-Gourhan ne se traduisent en effet pas seulement en termes de pratiques de terrain ou d'organisation d'équipes pluridisciplinaires, elles connaissent également des prolongements logiques et structurels dans le domaine de la réglementation et de l'organisation de l'archéologie. Si d'un point de vue conceptuel, préhistoire et ethnologie doivent être pensées ensemble, d'un point de vue opératoire, la préhistoire doit s'insérer dans une conception globale de l'archéologie nationale. André Leroi-Gourhan est notamment sensible à la situation de l'archéologie alors dite « d'urgence ». En 1962, lors d'un séminaire organisé par la Wenner-Gren Foundation, il décrit avec précision la situation de cette archéologie en France, ainsi que l'ensemble de l'arsenal législatif permettant de répondre aux problèmes spécifiques qu'elle pose. Il présente également un ensemble de propositions structurées autour de trois axes qui constituent aujourd'hui des éléments essentiels du cadre réglementaire de l'archéologie française : la création d'un organisme public d'archéologues professionnels suivant tous les grands travaux, l'organisation systématique de prospections en amont de ceux-ci et un financement par prélèvement à taux fixe calculé sur le devis de ces travaux. Plus largement, André Leroi-Gourhan a eu une action déterminante au sein des instances œuvrant durant les années 1960 à rendre pleinement opérationnelle l'organisation administrative et réglementaire de l'archéologie française. C'est ainsi qu'au sein du premier CSRA (Conseil supérieur de la recherche archéologique), il est rapporteur du dossier sur les « fouilles d'urgence et les réserves archéologiques ». Il accompagne de même l'ensemble des dossiers en matière d'harmonisation des missions des services culturels centraux et déconcentrés, de formation, de réglementation des opérations de sauvetage, sans oublier le dossier des fouilles sous-marines et subaquatiques. Une grande partie de ces travaux aboutit à la réalisation d'une première programmation de l'archéologie en 1981, largement rédigée par Michel Brézillon et dans laquelle les recherches et problématiques

développées à Pincevent tiennent un rôle déterminant à travers le projet n° 1 (« Ethnographie des habitats magdaléniens de plein-air ») et le programme P 25 (« Habitats de plein-air du Paléolithique supérieur depuis le Solutrén »), coordonné par André Leroi-Gourhan en personne.

Celui-ci œuvre également dans le domaine des grottes ornées, poursuivant ses expertises pour les Monuments Historiques au titre du CDRP et prenant part à la Commission d'étude et de sauvegarde de Lascaux mise en place en 1963, après la fermeture de la grotte au public, en lien avec la grave crise sanitaire affectant la cavité. En 1972, il préconise la réalisation d'un « inventaire général de l'art pariétal paléolithique » sur le modèle de ce qui a été mis en place – au sein de *Gallia* – pour les mégalithes, projet qui n'aura pas de suites immédiates, mais qui annonce le volume sur *L'Art des cavernes, Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises* publié en 1984, avec une préface d'André Leroi-Gourhan.

La septième partie de l'ouvrage traite des dernières années de l'auteur, entre 1980 et son décès en 1986. La période est marquée par l'aggravation de la maladie dont les premiers signes remontent au début des années 1960. André Leroi-Gourhan se retire progressivement des instances de la recherche, tout en continuant à assumer ses

responsabilités de thèse dans les domaines de l'art paléolithique, de l'ethnologie et de l'archéologie. Le laboratoire et l'équipe de recherche qu'il a mis en place poursuivent son œuvre, en matière de recherche mais également de valorisation, à travers par exemple le *Dictionnaire de la préhistoire* qui paraît en 1988, deux ans après sa disparition, sous sa direction.

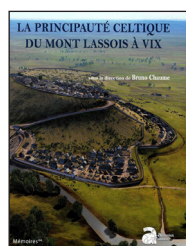
En août 1980, André Leroi-Gourhan est élu membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), aboutissement d'une longue série d'honneurs. Dans la foulée, il se confie à Claude-Henri Roquet dans une série d'entretiens qui fournit les matériaux des *Racines du monde*, ouvrage dans lequel André Leroi-Gourhan revisite l'ensemble de son parcours et de sa carrière. Ce temps des bilans s'incarne également dans d'autres ouvrages tels que *Le Fil du temps* qui recèlent de précieux indices pour saisir la continuité et la cohérence d'un parcours pouvant parfois paraître « déconcertant » (p. 620).

Noël COYE

Ministère de la Culture

DGPA/SDA/Centre national de Préhistoire

noel.coye@culture.gouv.fr



CHAUME B. DIR. (2024) – *La principauté celtique du Mont Lassois à Vix : fouilles 2011-2017*, Bordeaux, Ausonius éditions (coll. Mémoires, 64), 666 p., ISBN : 9782356136251, 60€.

Ce beau livre nous révèle les résultats des fouilles réalisées dans l'agglomération protohistorique de Vix entre 2011 et 2017, sous la direction de Bruno Chaume dans le cadre d'un Projet collectif de recherche « Vix et son environnement » initié dès 2001. Ce programme avait fait l'objet en 2011 d'une première publication coéditée par Bruno Chaume et Claude Mordant et parue aux Éditions Universitaires de Dijon, consacrée aux fouilles effectuées sur le mont Lassois. Les travaux qui ont suivi ont élargi les recherches sur le site de hauteur et à l'extérieur de celui-ci, ainsi que dans son environnement naturel et culturel. Il en résulte un imposant ouvrage de 666 pages, magnifiquement illustré, contenant des analyses descriptives et des synthèses thématiques réalisées par une vingtaine de chercheurs issus de divers organismes français, allemands, autrichiens et suisses.

Les recherches ont concerné trois espaces différents de l'agglomération de Vix, le plateau sommital du mont Lassois et deux secteurs de la plaine en bordure de la Seine, le Breuil au sud-est et les Renards au nord-est. Tous trois se sont révélés tout à fait complémentaires par leur nature et leur fonction lors de la période florissante du site princier, entre 530 et 450 av. J.-C. (Hallstatt D2-D3).

Au sommet du mont Lassois, les fouilles ont porté sur le voisinage de la maison 1 à abside étudiée lors du précédent programme et interprétée comme la « résidence princière ». Bruno Chaume, Norbert Nieszery et Walter Reinhard fournissent une description très détaillée et complète des structures en creux mises au jour, permettant ainsi de bien appréhender le contexte de cette maison 1 si importante pour le site (p. 19-114). Celle-ci apparaît ainsi environnée d'autres édifices, au moins cinq bâtiments, au plan plus ou moins complet, disposés autour d'elle et séparés par des enclos. D'un côté la maison 2, qui possède aussi une abside, est semblable à la maison 1 quoique plus petite et pourvue d'une entrée sans ante. De l'autre côté la maison à abside 6, au plan partiellement discernable, présente des dimensions similaires à celles de la maison 2. Pour les maisons 4 et 5, plus arasées, la présence d'une abside reste sujette à caution. Il en va de même pour la maison 3 dont seule subsiste une partie limitée. Du fait de l'écroulement du site, l'utilisation de l'espace de ces bâtiments ne peut être connue et les datations sont difficiles à déterminer. Les maisons 2, 5 et 6 dateraient de la même phase que la maison 1 (Ha B2/3-C1) tandis que la maison 3 serait bien antérieure (Bronze final IIIb). Même si les sols ne sont pas conservés, cette fouille fournit une bonne idée de l'urbanisme du mont Lassois où s'inscrit la hiérarchie sociale à l'époque florissante du site princier. Les dimensions fournies par les vestiges permettent à Nick Filgis et Klaus Rothe de proposer des restitutions d'édification de ces maisons à absides extrêmement éloquentes (p. 395-604).